

Introduction Bataille et le monde

Ce n'est pas la moindre contradiction de l'œuvre de Georges Bataille que, vouée à la recherche angoissée d'une expression à la limite de l'impossible, elle prenne souvent l'aspect d'une négation acharnée, alors qu'il ne cessa aussi de dire « oui » au monde sans aucune réserve ni mesure. Il était ouvert au monde pour le meilleur et pour le pire, pour le plus intense comme pour le plus humble¹ et son appétit de l'appréhender sans limite comme sans fausse honte : en témoignent son souci constant de communiquer, de rapprocher sa pensée de celle des autres, « de tous les autres² », l'attention scrupuleuse qu'il manifestait au moindre de ses interlocuteurs ; en témoigne aussi l'effort patient et passionné qu'il ne cessa de déployer, surtout pendant la maturité de sa vie — souvent au prix d'un travail harassant et fastidieux d'information — pour interpréter, à la lumière des intuitions de son expérience tumultueuse, les événements non moins tumultueux qui se déroulaient sous nos yeux : et cela sans négliger aucun des aspects de ces événements, y compris ceux que, par sa formation comme par l'influence de la plupart de ses amis, il eut pu avoir quelque tendance à négliger et qui ressortissent à ce qu'on désigne communément sous le nom d'économie.

1. Dans *Le Coupable* (2^e édit., revue et corrigée, Gallimard, 1961, p. 35), il remarque : « ... s'il y a seulement de l'univers inachevé, chaque partie n'a pas moins de sens que l'ensemble. » Et il ajoute, contestant l'insignifiance des impressions qu'il éprouve dans le train entrant dans la gare Saint-Lazare : « J'aurais honte de chercher dans l'extase une vérité qui, m'élevant au plan de l'univers achevé, retirerait le sens de l'entrée d'un train en gare. »

2. *Le Coupable*, *ibid.*, préface, p. XIV (note).

Certes, outre qu'il confesse humblement son « ignorance », il fut longtemps dominé par le sentiment que ce « monde... » n'était pour lui « qu'une tombe », par la sensation d'être « perdu dans un couloir de cave³ » et par la conviction qu'il ne lui restait plus qu'à laisser « sa pensée lentement... se confondre avec le silence⁴ ». Mais même dans ces écrits de la période mystique, qui constituent sans doute la partie la plus aiguë de son œuvre, il ne cesse de se reprendre, de crier : pas encore !, de lancer à la dérobée des regards passionnés vers les autres, vers ce monde, alors en proie aux pires déchirements, qu'il pressentait pouvoir n'être appréhendé dans son ensemble que comme « un désastre » (dont l'homme, « peut-être, est le sommet⁵ »), mais qu'il n'a jamais renoncé à connaître et à représenter.

En fait, toute une partie de l'œuvre de Bataille, de « La notion de dépense » à La Part maudite, est consacrée à cet essai de représentation du monde. Ces textes ne sont peut-être pas les plus éclatants qu'il ait écrits, et ils pourront étonner ceux qui ont l'habitude de voir aborder de tels problèmes sous une forme plus ordonnée et plus logiquement discursive. Mais je puis témoigner de la place éminente qu'il leur réservait dans son œuvre, de l'inquiétude qui le hantait, la vieillesse venant, de n'avoir pas réussi à donner à cette ébauche la forme plus poussée qu'il souhaitait et qui eût consacré, avec éclat, l'unité déjà si remarquable de sa pensée au travers des mouvements multiples de sa recherche, de sa volonté têtue, enfin, au cours des dernières années de sa vie, de revoir La Part maudite, comme de donner à tous ces aspects de son œuvre le véritable couronnement qu'eût pu constituer ce qu'il désignait lui-même comme devant être une sorte d'essai sur l'Histoire universelle.

Il n'échappait certes pas à Bataille que l'approche d'une interprétation du monde extérieur suppose, avant que n'intervienne (comme il le souligne dans la préface de La Part maudite) ce « renversement hardi » seul susceptible finalement de substituer des vues dynamiques d'ensemble « en accord avec le monde » à « la stagnation des idées isolées », des études préalables « menées selon les règles d'une raison qui ne démord pas », l'accumulation d'une documentation qui ne saurait être recueillie qu'auprès des spécialistes, et aussi sans doute une ambiance collective de curiosité, d'inquiétude et de

3. *Le Coupable*, p. 9.

4. *Ibid.*, préface, p. XIV.

5. *Ibid.*, préface, p. XIII.

recherche qui implique la participation assez étroite avec des groupes plus ou moins animés par des préoccupations d'ordre politique ou économique.

Ces conditions ont été remplies pendant au moins deux périodes assez longues de la vie de Georges Bataille. La première se situe entre 1930 et 1935 : elle fut surtout marquée par la collaboration de Bataille à la Critique sociale, et sa fréquentation presque quotidienne des hommes momentanément groupés autour de cette revue. La seconde suivit la création de Critique et aboutit à la parution de La Part maudite. Entre ces deux périodes, il y eut de longues années de méditation intérieure, à partir de 1939 et de la rédaction des premières lignes du Coupable, livre commencé « à la faveur d'un bouleversement qui venait tout mettre en cause », et qui se présenta alors comme une libération d'entreprises et de recherches paraissant désormais sans issue, où il avait l'impression de « s'enliser⁶ ».

Une telle alternance dans le mouvement de la pensée de Bataille ne doit pas dissimuler le fait que la recherche d'un accord de cette pensée avec le monde, l'ardente aspiration vers « cette extrême liberté de pensée qui égale les notions à la liberté de mouvement du monde », ont occupé une place croissante dans sa vie au fur et à mesure qu'il avançait en âge, et qu'il n'a même jamais cessé de les poursuivre.

La constance de cette préoccupation est mise en évidence si l'on rappelle quelques dates. Bataille allait avoir trente-cinq ans quand il écrivit, pour la revue La Critique sociale, « La notion de dépense », et un peu moins de cinquante-deux quand parut La Part maudite, livre qu'il présente dans sa préface comme le fruit de dix-huit années de travail. On pourrait ainsi situer vers 1931 le début de cette réflexion. En fait, il doit remonter plus loin encore et coïncider avec la période de la fin des années 1920, où, sans doute à l'instigation d'Alfred Metraux, il prit connaissance de la théorie du « potlach » exposée par Mauss dans son Essai sur le don, forme archaïque de l'échange, paru dans L'Année sociologique de 1925. Cette découverte semble être à l'extrême origine de l'intérêt qu'il devait porter par la suite non seulement à l'ethnologie mais aussi, et de plus en plus, aux faits économiques, et être intervenue comme une illumination qui allait permettre à Bataille de se représenter le

6. Le Coupable, p. 32.

monde comme animé d'une ébullition à l'image de celle qui n'a cessé de dominer sa vie personnelle.

L'essentiel de cette représentation est déjà dans « La notion de dépense », texte dense et fulgurant, qui constitue le pivot de la réflexion de Bataille sur le monde, sur l'homme dans le monde.

On y trouve, à la lumière des observations faites par Mauss et d'autres ethnologues sur les institutions économiques primitives, où « l'échange est... traité comme une perte somptuaire des objets cédés », et « se présente ainsi, à la base, comme un processus de dépense sur lequel s'est développé un processus d'acquisition », l'affirmation du « caractère secondaire de la production et de l'acquisition par rapport à la dépense » : l'idée d'un « monde paisible et conforme à ses comptes », qui serait commandé par la nécessité primordiale d'acquiescer, de produire et de conserver, n'est qu'une « illusion commode », alors que le monde où nous vivons est voué à la perte et que la survie même des sociétés n'est possible qu'au prix de dépenses improductives considérables et croissantes. Cette conception, dont Bataille souligne l'accord avec ses expériences personnelles de l'érotisme et de l'angoisse, avec celle du fils avide de gaspiller en proie à l'avarice et au comportement raisonnable de son père, avec même certaines données de la psychanalyse, éclaire selon lui un grand nombre de phénomènes sociaux, politiques, économiques, esthétiques : le luxe, les jeux, les spectacles, les cultes, l'activité sexuelle détournée de la finalité génitale, les arts, la poésie au sens étroit du terme sont autant de manifestations de la dépense improductive. Elle fournit même une première base d'interprétation de l'histoire des civilisations : « Et s'il est vrai que la production et l'acquisition changeant de forme en se développant introduisent une variable dont la connaissance est fondamentale pour la compréhension des phénomènes historiques, elles ne sont cependant que des moyens subordonnés à la dépense ».

Quant à la vie de l'homme, elle n'a de sens qu'en accord avec un tel destin du monde :

« La vie humaine, distincte de l'existence juridique et telle qu'elle a lieu en fait sur un globe isolé dans l'espace céleste du jour à la nuit, d'une contrée à l'autre, la vie humaine ne peut en aucun cas être limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans des conceptions raisonnables. L'immense travail d'abandon,

d'écoulement et d'orage qui la constitue, pourrait être exprimé en disant qu'elle ne commence qu'avec le déficit de ces systèmes : du moins ce qu'elle admet d'ordre et de réserve n'a-t-il de sens qu'à partir du moment où les forces ordonnées et réservées se libèrent et se perdent pour des fins qui ne peuvent être assujetties à rien dont il soit possible de rendre des comptes. C'est seulement pour une telle insubordination, même misérable, que l'espèce humaine cesse d'être isolée dans la splendeur sans condition des choses matérielles. »

Morceau magistral, où l'on trouve en germe — mais exprimée peut-être avec une force jamais égalée — une conception de l'homme et du monde que l'on verra développée tout au long de l'œuvre ultérieure de Bataille, qu'il s'agisse des essais philosophiques ou de La Part maudite.

Mais si cette « Notion de dépense » se présente comme l'annonciatrice de ce qui va suivre, elle est aussi fortement marquée par les circonstances qui ont présidé à son élaboration, par l'ambiance dans laquelle elle était conçue, par les tendances mêmes de la revue où elle devait paraître. Les collaborateurs de la Critique sociale étaient pour la plupart membres du « Cercle Communiste Démocratique », qui groupait, à côté de poètes et d'écrivains pour la plupart issus du surréalisme, des militants de mouvements politiques oppositionnels encore marqués par leur formation théorique marxiste malgré leur rupture avec « le parti », et qui devaient par la suite suivre, les uns et les autres, des voies bien diverses.

La revue, remarquable à plus d'un titre, l'était notamment par la vigueur de son ton, car ces hérétiques hétérogènes avaient en commun d'avoir la dent dure. Est-ce pour se mettre au diapason de cette violence que Bataille force sauvagement la voix dans certains passages de son article, ou bien faut-il voir, dans cette fureur extrême d'expression, de premiers essais des exercices d'éloquence blasphématoire auxquels il allait bientôt se livrer pendant l'épisode de Contre-Attaque ? Toujours est-il qu'il est difficile de trouver, dans l'œuvre de Bataille, des morceaux aussi puissants par leur violence imprécatoire que certains passages de ce texte.

L'importance attribuée à la lutte de classes dans la « Notion de dépense » n'est pas non plus, sans doute, sans refléter les discussions auxquelles participait Bataille avec ses amis de La Critique sociale ; mais comment certains de ceux-ci ont-ils accueilli l'interprétation donnée, en fonction de la théorie de la dépense improductive, de

cette lutte de classes dans le « déchaînement inouï » de laquelle — tous les modes de dépense traditionnelle s'étant atrophiés dans la société bourgeoise — vient se perdre « le tumulte somptuaire vivant », et qui apparaît ainsi comme « la forme la plus grandiose de la dépense sociale » ? La représentation de la révolution comme la forme suprême du potlach ne pouvait manquer de susciter quelques réserves parmi les responsables de la revue : une note liminaire de la rédaction, imprimée en tête de l'article, soulignait d'ailleurs qu'« à bien des égards, l'auteur y entre en contradiction avec notre orientation générale de pensée » et annonçait la publication prochaine d'une analyse critique de l'étude qui, à ma connaissance, n'a jamais été faite...

Quoi qu'il en soit, ce sont là des aspects qu'il est permis de considérer comme circonstanciels de « La notion de dépense », et dont on pourrait aisément relever les divergences avec certaines positions adoptées plus tard par Bataille ; elles sont fortement caractéristiques de la forme que revêtait alors l'effervescence de son esprit, mais ne sauraient diminuer en rien le fait que ce texte capital est une véritable source d'où jaillit déjà ce dont il fera, une vingtaine d'années plus tard, le livre qu'il a désigné, à plusieurs de ses amis, comme étant le plus important de son œuvre.

La Part maudite est le seul livre de Georges Bataille où il ait tenté de construire un exposé systématique de sa vision du monde : philosophie de la nature, philosophie de l'homme, philosophie de l'économie, philosophie de l'histoire.

C'est toujours la notion d'excès qui est à la base de cette construction, mais il s'efforce cette fois d'en rechercher une explication scientifique à partir de données sommaires rassemblées sur les mouvements de l'énergie à la surface du globe. Il s'en faut, certes, que ces données suffisent pour « trouver la clé de tous les problèmes que pose chaque discipline envisageant le mouvement de l'énergie sur la terre », mais s'agissant de l'énergie ainsi considérée comme un phénomène cosmique, une grande hypothèse est lancée : il y a toujours excès, parce que le rayonnement solaire, qui est à la source de toute croissance, est donné sans contrepartie : « Le soleil donne sans jamais recevoir » ; alors il y a nécessairement accumulation d'une énergie qui ne peut qu'être gaspillée dans l'exubérance et l'ébullition.

D'où les modalités de croissance de la vie, qui se heurte sans cesse à des limites. Certes, il y a des découvertes qui permettent des bonds en avant de la croissance, qui ouvrent à celle-ci de nouveaux espaces. Mais d'autres limites ne tardent pas à réapparaître et la perte redevient inéluctable.

Dans cette histoire de la vie, l'homme joue un rôle éminent, à un double titre. D'une part, la technique humaine ouvre la voie à des possibilités nouvelles tout comme le firent, dans la nature, « la ramure de l'arbre », ou « l'aile de l'oiseau » ; mais, d'autre part, l'homme est, de tous les êtres vivants, « le plus apte à consommer, intensément, luxueusement, l'excédent d'énergie ». Tandis que son industrie multiplie les possibilités de croissance, il dispose aussi d'une « facilité infinie de consommation en pure perte » : on retrouve ainsi en lui le rythme ordinaire de l'usage de l'énergie dans le monde, caractérisé par « l'alternance de l'austérité qui accumule et de la prodigalité » ; de même qu'il y a deux types d'hommes, l'un « peu soucieux de ses œuvres » comme celui dont nous parlent les ethnologues, l'autre « tourné vers la conservation, la répartition juste » que célèbre la morale moderne ; de même encore que les deux aspects peuvent caractériser successivement un même homme, dont le visage change « de la turbulence de la nuit aux affaires sérieuses de la matinée ».

Mais de ces deux fonctions de l'homme, c'est celle de consommation qui lui permet d'être en accord avec le monde : puisque le destin de l'univers est « un accomplissement inutile et infini », celui de l'homme est de poursuivre cet accomplissement. L'homme est un sommet par la dilapidation : opération glorieuse entre toutes, signe de souveraineté.

De même que la morale de Bataille est ainsi proprement une « mise à l'envers » de la morale courante, ses conceptions économiques se présentent comme un renversement de la pensée économique commune. Certes, il reste hanté comme la plupart des spécialistes qui abordaient ces problèmes au lendemain de la seconde guerre mondiale par le souvenir des grandes crises de surproduction de l'avant-guerre, et fortement influencé par les théories qu'elles ont suscitées, des essais de Keynes à l'hypothèse de la « maturité économique » ; et s'il s'assigne d'abord comme objectif de « rapprocher le problème posé dans les crises du problème général de la nature », quand il insiste longuement sur « l'illusion des possibilités de crois-

sance qu'offre l'accélération du développement industriel », il ne se distingue pas nettement du pessimisme de nombreux économistes d'alors. Mais là où il innove, là où il propose un véritable « changement copernicien » des conceptions économiques de base, c'est quand il aperçoit la différence fondamentale entre l'économie d'un système séparé — où règne un sentiment de rareté, de nécessité, où se posent des problèmes de profit, et où la croissance peut toujours sembler possible et désirable — et celle d'une économie qui est celle de la masse vivante dans son ensemble — où l'énergie est toujours en excès et qui doit sans relâche détruire un surcroît. Montrant que l'étude des phénomènes isolés est toujours une abstraction, il propose un effort de synthèse, qui était jusqu'alors sans précédent, par opposition à l'esprit borné des économistes traditionnels qu'il compare à celui « d'un mécanicien qui change une roue ». Vue profonde, qui a fait son chemin car l'on sait la fortune qu'a connue, depuis que ces lignes furent écrites, le terme même d'économie généralisée.

Tout le problème est de savoir comment, au sein de cette économie générale, est utilisé le surplus. C'est l'usage fait de l'excédent « qui est la cause des changements de structure », c'est-à-dire de toute l'histoire des civilisations, à laquelle sont consacrés les trois quarts des chapitres de La Part maudite ; un certain nombre de « données historiques » y sont successivement étudiées, qui mettent en évidence le contraste entre deux types de sociétés : les « sociétés de consommation » comme les Aztèques ou les sociétés primitives à potlach, et les sociétés d'entreprise militaire (comme l'Islam) ou industrielle (comme la société moderne telle qu'elle s'est développée depuis la Réforme), une place à part étant réservée à la solution paradoxale du Tibet, « société d'entreprise religieuse », où le « monachisme » est un mode original de dépense de l'excédent, solution en vase clos qui, grâce au grand nombre de moines improductifs et sans enfants, « étanche au-dedans sa violence explosive ».

Mais c'est aussi du choix que feront les hommes d'aujourd'hui du mode de dépenser l'inéluctable excédent que dépend leur avenir. Vont-ils continuer à « subir » ce qu'ils pourraient « opérer », c'est-à-dire à laisser le surplus provoquer des explosions de plus en plus catastrophiques au lieu de le « consumer » volontairement, de le détruire consciemment par des voies qu'ils puissent choisir et « agréer » ?

À ce point, la réflexion de Bataille, appliquée à l'époque contemporaine et aux expériences d'usage des richesses qui s'y ébauchent,

bien loin de se complaire aux réactions passionnelles et aux fureurs qui animent certains passages de « La notion de dépense », est celle d'un homme auquel la maturité a apporté le goût de jugements plus sereins, et même parfois l'ambition — « peut-être folle » ? — d'envisager non certes des solutions durablement positives, tout au moins des moments d'équilibre susceptibles d'apporter aux hommes un répit. Combien est différent le ton du chapitre de La Part maudite consacré au luxe et à la misère, des pages où, dans l'article de La Critique sociale, les conditions de la lutte de classe étaient décrites ! L'appréciation formulée sur l'expérience soviétique — c'est-à-dire stalinienne — dans le livre de 1949 contraste avec le silence, apparemment réprobateur, dont elle était entourée dans l'article de 1933 : non seulement le jugement est maintenant formulé qu'« il n'y avait pas à choisir », ce qui justifie en somme le rythme de l'accumulation adopté, correspondant à un stade de l'histoire qui a simplement ouvert, par d'autres voies, un nouvel espace à la croissance tout comme le fit jadis le capitalisme, mais encore la « dissidence communiste elle-même » (celle qui contestait les voies choisies par le pouvoir soviétique) est accusée de partager « la stérilité générale des démocraties », et la « collusion des oppositionnels et des bourgeois » est dénoncée. Quant à la plus puissante société capitaliste, si le fait que tout son comportement antérieur l'engageait dans une impasse est fortement souligné, Bataille admet qu'elle était peut-être alors elle-même sur la voie d'entrevoir une solution en se débarrassant de l'excédent sous la forme du don pur et simple. Malgré toutes les réserves formulées, ce qui ressemble à un espoir baigne toute une partie des derniers chapitres de La Part maudite, celui ouvert par le plan Marshall, qui ne pouvait manquer d'impressionner fortement le théoricien de la dépense improductive, puisque ce plan, tel qu'il avait du moins été initialement présenté, consistait, en somme, « à utiliser une richesse condamnée pour ouvrir ailleurs de nouvelles possibilités de croissance ».

Peut-être y a-t-il là, dans ces pages consacrées au plan Marshall, comme dans celles où est évoquée l'expérience soviétique, ou encore dans la conception un peu simpliste des perspectives du développement industriel dans le monde, des aspects que l'on pourrait aussi qualifier de circonstanciels de La Part maudite. Ils sont certes ici bien différents de ceux que nous avons cru pouvoir déceler dans « La notion de dépense » — se présentant même parfois en contradiction avec eux — mais parce qu'ils résultent de l'influence, sur

un homme extrêmement sensible comme le fut toujours Bataille, d'événements ou de lectures différentes : événements comme l'initiative Marshall, qui offrait une occasion bien tentante de voir se confirmer par les faits la théorie du don, ou comme ceux de la guerre froide, laquelle — on était à la veille de la guerre de Corée — semblait alors donner le maximum de chances à l'U.R.S.S.

Il est certain que Bataille a, par la suite, pris pleinement conscience de ce qu'avaient de contingentes certaines de ces influences, et que c'est une des raisons pour lesquelles — pas la principale mais une des raisons — il souhaitait si vivement reprendre La Part maudite et donner de nouveaux développements aux thèmes qui y sont exposés.

Nous ne saurons jamais ce qu'eut été cette nouvelle Part maudite ou l'ouvrage qui l'eut continuée, mais nous savons ce que nous apporte ce livre tel que Bataille nous l'a laissé, en quoi il peut nous aider à répondre à notre interrogation angoissée en face de l'histoire du monde telle qu'elle se déroule sous nos yeux. Quoi qu'on puisse penser de certains aspects de son appréciation du fait soviétique ou du fait américain à la fin des années 1940, il reste qu'il a vu avec force que l'U.R.S.S. était là comme pour « éveiller » le monde et que l'Amérique, effectivement, sous l'effet de cette menace permanente, semblait alors commencer à s'éveiller à une prise de conscience ; il a eu l'illumination que des « échanges paradoxaux » pourraient s'établir entre ces deux forces et prouver « que les contradictions du monde ne seront pas nécessairement résolues par la guerre » ; il a entrevu, enfin, que le gaspillage croissant des dépenses atomiques et spatiales par les deux plus grandes puissances du monde pourrait apparaître un jour, tel un potlatch gigantesque ; comme un moyen d'éviter plus ou moins consciemment « cette dépense catastrophique de l'énergie excédente » qu'est la guerre.

Ainsi, dans La Part maudite, Georges Bataille, précurseur de la théorie du don dans la vie économique moderne et de l'« économie généralisée » a été aussi — plus de dix ans avant la lettre — le prophète de la « coexistence pacifique » et des développements inattendus de la compétition spatiale entre les blocs. C'est beaucoup pour un seul livre et c'est un legs pour le moins inattendu de la part d'un homme qui s'était longtemps défendu de prétendre apporter un enseignement.

Jean PIEL.